
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

ANCIENNE

(Suite. — Voir les nos 123, 124, 125, 126 et 127)

Après quelques années de tranquillité, les Romains, se fiant à la parole des Vandales, avaient eu le tort de s'endormir dans la sécurité la plus profonde et avaient même rendu Huneric à son père, quand, tout-à-coup, ils apprirent que, malgré la paix, Carthage venait d'être prise, et que Giséric s'était emparé de toute l'Afrique Propre. Assaillis de toutes parts, incapables de retenir leur dernier souffle, ils ne pouvaient rien contre cette violation du traité, et une convention conclue par Valentinien IV consacra les nouveaux empiètements (442). Par cette convention, Giseric, en échange de l'Afrique Propre et de la partie orientale de la Numidie à peu près jusqu'au méridien d'Hippone, consentait à rendre aux Romains tout le reste de l'Afrique dont il ne savait que faire pour le moment : concession dérisoire, car les habitants des provinces de l'ouest, ainsi que nous l'avons déjà constaté, étaient depuis longtemps dans une telle situation, que l'autorité si affaiblie de l'empire n'avait absolument aucune chance de pouvoir s'y rétablir ; et, quant à la Tripolitaine, à l'est, la désorganisation la plus complète la mettait à la merci du premier venu. D'ailleurs cette cession ne fut que momentanée : elle fut annulée, en 456, par l'entrée des Vandales en Tripolitaine. L'empereur Majorien essaya de résister. A la tête d'une armée réunie à grand'peine, il débarqua en Afrique, et il réussit même à remporter d'abord quelques avantages ; mais bientôt,

vaincu à son tour et obligé à retourner en Italie où venait d'éclater une révolte, il dut abandonner la lutte. Giséric s'empara de tout le pays, et reprit en même temps la suzeraineté qu'il avait abandonnée, en 442, sur les Mauritanies et sur la Numidie.

Les expéditions des Vandales ne se bornèrent pas à l'Afrique. Déjà, en 441, ils avaient été faire une descente en Sicile; en 455, ils avaient abordé à l'embouchure du Tibre, et avaient pénétré à Rome dont le sac avait duré quatorze jours. Maîtres de l'Afrique depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la limite orientale de la Tripolitaine, ils joignirent bientôt à ce vaste territoire la Sardaigne, la Corse et plusieurs autres îles de la Méditerranée : l'empire d'Orient vit leurs pirates infester les côtes de l'Asie mineure. En vain l'empereur d'Orient, Léonce, envoya-t-il contre eux une expédition qui, conduite par Basiliscus, aborda au cap Bon et commença par remporter quelques avantages : Giséric, par une temporisation habile, sut endormir la vigilance de Basiliscus, et, l'attaquant à l'improviste, le réduisit à se retirer en toute hâte. C'était alors l'époque où l'empire d'Occident tombait pour ne plus se relever sous les coups d'Odvaire, roi des Hérules (476) ; un traité conclu avec ce roi et avec Zénon, empereur d'Orient, consacra définitivement les conquêtes des Vandales, en les reconnaissant maîtres de toute la région de l'Atlas jusqu'à Tripoli, et de toutes les îles du bassin occidental de la Méditerranée ; la seule condition du traité qui, du reste, ne fut pas respectée, fut la tolérance du culte catholique.

Ainsi se trouva établie la domination Vandale en Afrique, remplaçant celle de Rome, qui, comptée depuis la prise de Carthage jusqu'en 456, époque de sa chute effective, avait duré 602 ans. D'après le caractère de leur prise de possession et d'après la renommée qui leur a été faite, on serait tenté de croire, au premier abord, que les successeurs des Romains s'installèrent sur le territoire d'Afrique comme dans une sorte de campement, et se préoccupèrent moins de sauvegarder leur avenir par des institutions solides, que de s'enrichir au plus vite des dépouilles des vaincus. Mais, si l'on fait justice des appréciations exagérées dont les haines religieuses les ont rendu l'objet, et si l'on se reporte à cette époque où, quoique barbares,

les populations qui envahissaient l'empire avaient frôlé la civilisation romaine et avaient appris quel puissant secours un peuple peut tirer d'une forte organisation, on sera moins étonné d'apprendre que, dès le début, ils cherchèrent à poser les bases d'une constitution durable. Il est vrai que cette constitution ne fut réellement bien en vigueur et ne porta tous ses fruits que pendant le règne de Giseric, auquel doit en revenir tout l'honneur ; mais, malgré les symptômes de décadence qui ne tardèrent pas à s'y mettre, sous les successeurs de ce prince, elle n'en subsista pas moins dans ses parties essentielles pendant tout un siècle, durée de la domination Vandale (1).

L'autorité des nouveaux maîtres du pays ne fut pas, comme on doit le supposer, établie partout d'une manière absolue. Vu l'immense étendue de territoire et le nombre considérable des anciens habitants, le commandement ne pouvait évidemment se manifester partout avec la même puissance. Aussi les Mauritanies et la Numidie occidentale furent-elles à peu près laissées à elles-mêmes, sauf à subir l'occupation militaire des principales villes, et elles n'eurent, comme marque d'assujettissement, qu'à payer un tribut peu élevé dont elles ne s'acquittèrent même pas toujours avec exactitude. Ménagés par Giseric qui craignait de se créer de sérieux embarras de leur part, les indigènes qui les peuplaient presque exclusivement à cette époque, prirent, au moins pendant quelque temps, le parti de ne manifester aucune tentative de révolte, se contentant de l'indépendance presque absolue qui leur était laissée et, si, plus tard, on les voit se soulever encore, c'est que les successeurs du fondateur de l'empire vandale en Afrique ne surent pas continuer avec eux la même politique.

Les mêmes motifs de modération n'existaient ni dans l'Afrique Propre ni dans la Numidie orientale où s'était concentré l'élément romain et où les indigènes, plus assujettis que partout ailleurs, n'étaient pas en état de faire une opposition sérieuse. Ce fut là le siège réel de la puissance Vandale. Giseric en prit possession pleine et entière : il partagea presque complètement

(1) Cf. Marcus.

la Zeugitane entre ses guerriers, à titre de fiefs héréditaires exempts de toute charge, et le reste devint province royale destinée, par le moyen de fermages, à concourir, avec les tributs des populations de l'ouest et avec les contributions des sujets non Vandales, à l'alimentation du trésor public et de celui du prince. Quelques-uns des anciens propriétaires furent maintenus dans leurs biens ; mais ce fut à la condition de payer des impôts extrêmement lourds, et beaucoup préférèrent l'abandon de leurs propriétés à une faveur trop onéreuse. Dans tout ce bouleversement des fortunes foncières, à part les prisonniers de guerre qui, réduits en esclavage selon la méthode romaine, furent partagés entre les conquérants, le sort des indigènes de la classe inférieure ne subit à peu près aucune modification ; il resta ce qu'il était, c'est-à-dire celui des serfs attachés à la glèbe. Quant aux Romains et aux indigènes de la haute classe qui, en assez grand nombre, s'étaient depuis longtemps assimilés aux Romains de l'Afrique Propre, en dehors de la spoliation de terres dont la plus grande partie fut victime, ils ne furent nullement maltraités ; ceux qui restaient en Afrique furent admis à toutes les fonctions qui exigeaient des aptitudes scientifiques ou littéraires que les Vandales ne possédaient généralement pas : leur langue devint la langue officielle des maîtres qui, entre eux, se servaient du gothique. Ils donnèrent en quelque sorte le ton à cette société naissante, et ils jouirent d'une telle influence, qu'au point de vue intellectuel les vainqueurs parurent avoir subi le joug des vaincus. Les institutions de Constantin leur furent laissées en ce qu'elles avaient de compatible avec la constitution nouvelle ; seulement ils furent désarmés et furent exclus du service de guerre, condition qui les plaçait dans une catégorie secondaire vis-à-vis des Vandales organisés militairement comme une armée permanente. A la tête de cette armée qui s'accroissait par l'accroissement de la population et qui alla jusqu'à 60,000 hommes environ, était le Roi, chef suprême ; immédiatement au-dessous de lui étaient les comtes ; puis venaient les chiliarques, les centurions et les décurions. Chacun de ces officiers cumulait, dans les divers postes, les attributions administratives et militaires. Le roi décidait en dernier ressort dans les affaires d'une

importance majeure, et avait pour intermédiaire, entre lui et ses administrés, des lieutenants nommés *præpositi regni*, sorte de ministres qui préparaient les rapports. Des troupes étaient réparties sur les points les plus propices à la défense et à la surveillance, et lorsque les dispositions d'une province paraissaient peu sûres, un comte était toujours prêt à aller maintenir l'ordre à la tête de forces suffisantes. En parlant de cette occupation toute militaire, on ne doit pas oublier, en passant, que les villes furent toutes démantelées à l'exception de Carthage : les Vandales paraissaient mal à l'aise derrière des murailles, et ils n'eurent pas lieu de se féliciter plus tard de l'exagération de leurs idées à cet égard.

Comme on le voit ce système gouvernemental, avec son organisation hiérarchique et ses procédés sommaires, était des plus simples. Étant donné le peuple auquel il s'appliquait et les conditions auxquelles il devait satisfaire, il était, sans contredit, le meilleur qui pût être imaginé, et il est certainement bien propre à donner une haute idée du discernement et de l'intelligence de son fondateur.

La puissance des Vandales, à l'apogée sous Giseric, commença à décliner aussitôt après lui. Ses successeurs n'héritèrent pas de ses talents ; ne voyant plus la nécessité de combattre, ils renoncèrent peu à peu à leurs courses aventureuses et s'endormirent dans le luxe et dans l'oisiveté : les tribus indigènes de l'ouest, plus pressées qu'autrefois pour alimenter des dépenses toujours croissantes, commencèrent à devenir hostiles et profitèrent bientôt, pour se soulever et pour recouvrer une indépendance absolue, de l'abaissement dans lequel tombaient chaque jour les maîtres du pays ; les garnisons vandales, faute de forces suffisantes, se virent forcées de se replier peu à peu dans la Numidie orientale et dans l'Afrique Propre ; les tribus du sud se mirent à faire des incursions sur le territoire soumis ; les persécutions contre les catholiques, recommencées par Hunéric, le successeur de Giséric, et poursuivies plus tard par Gundamund et Trasamund, ajoutèrent aux causes de décadence ; enfin, pour mettre le comble, des discussions intestines éclatèrent parmi les Vandales eux-mêmes et achevèrent d'accélérer leur ruine.

Hildéric, le fils de Trasamund, avait été élevé à Constantinople, à la cour de Justinien ; lorsqu'il fut arrivé au pouvoir, il voulut mettre fin aux persécutions en rendant aux orthodoxes la liberté de leur culte ; mais il avait compté sans la violence des passions religieuses. Les Vandales furent exaspérés par cette mesure : ils se soulevèrent contre leur roi, et, sous la conduite d'Antalas, battirent Damer, le neveu d'Hildéric. Gélimer fut envoyé contre les insurgés ; il les vainquit d'abord ; mais trahissant la cause pour laquelle il s'était mis en campagne, il se fit proclamer roi par les deux partis, marcha sur Carthage, détrôna Hildéric, et le jeta en prison.

Justinien, alors maître de l'empire d'Orient où ses nombreuses victoires avaient ramené l'ordre et la paix, avait depuis longtemps jeté les yeux sur l'Afrique, espérant y recueillir l'héritage de l'ex-empire d'Occident. L'insurrection de Gélimer fut pour lui un prétexte qu'il ne laissa pas échapper, et, intervenant au nom d'Hildéric, il réclama sa mise en liberté. Le refus était prévu, et il ne se fit pas attendre : c'était la guerre, qui fut aussitôt résolue. Une expédition fut organisée à Constantinople, sous le commandement de Bélisaire, le meilleur général de l'empire : elle se composa d'une armée d'Égyptiens, de Siciliens et d'Hercules, au nombre de 15,000 hommes, et fut transportée sur une flotte de cinq cents vaisseaux. Débarqué à Caput-Veda, sur les confins de la Tripolitaine et de la Byzacène, Bélisaire commença par traiter avec la plus grande douceur les indigènes et les Romains qui restaient encore dans le pays, les détachant peu à peu des Vandales et les attirant à lui par la persuasion ; conduite des plus habiles qui lui valut de nombreux partisans et qui fit de sa marche plutôt un véritable triomphe qu'une campagne de guerre. Bientôt, après une première défaite de l'armée qui essayait de la couvrir, Carthage ouvrit ses portes. Gélimer battu une seconde fois sur les limites de la Bysacène et de la Numidie, resta à peu près seul, les Vandales eux-mêmes prenant le parti de l'abandonner et de faire leur soumission. Réfugié dans les monts Papua (*Edough*), il y vécut pendant quelque temps dans la plus grande détresse, et enfin, poursuivi sans relâche, repoussé de tout le monde, et ayant perdu tout espoir de recou-

vrer son royaume, il se rendit à Bélisaire qui l'envoya provisoirement à Carthage (533).

Après un siècle d'existence, l'empire fondé par Giséric était anéanti : les Vandales se soumirent au nouveau pouvoir, et se mêlèrent tellement aux indigènes du pays, que bientôt il devint difficile de les en distinguer. Ceux des Romains qui ne suivirent pas le même système d'assimilation, se rallièrent aux vainqueurs. Carthage fut mise en état de défense, ainsi que les principales villes de l'Afrique Propre, de la Tripolitaine et de la Numidie de l'est ; et la domination byzantine s'intronisa en Afrique dans la partie orientale des anciennes possessions romaines. Quant aux Mauritanies, leur indépendance était déjà de trop vieille date pour pouvoir être atteinte par cette nouvelle occupation : les villes elles-mêmes étaient pour la plupart tombées au pouvoir des indigènes, auxquels les quelques colons romains restés dans le pays avaient pris le parti de s'assimiler, et depuis l'Ampsaga, ou, pour mieux dire, depuis à peu près le méridien d'Hippone jusqu'à l'Océan Atlantique, tribus et villes ne reconnaissaient aucune autorité et s'administraient à leur guise, chacune à sa manière, avec des chefs qu'elles se choisissaient elles-mêmes. Pour soumettre des populations aussi nombreuses et toutes disposées à la résistance, il eut fallu un déploiement de forces autrement considérable que celui dont pouvait disposer Bélisaire : le général bysantin n'y songea même pas ; il abandonna les Mauritanies et la Numidie occidentale, se contentant de fortifier la ligne des postes-limites de la Numidie orientale, de la Byzacène et du littoral de la Tripolitaine ; et il n'occupa dans l'ouest que quelques ports facilement abordables par mer, entre autres *Saldæ* (Bougie) et *Cæsarea* (Cherchell).

Bien qu'ayant proportionné l'étendue de sa conquête à la puissance des moyens qu'il pouvait mettre en œuvre, et bien qu'ayant rétabli dans la nouvelle province acquise à l'empire d'Orient les sages institutions de Constantin, avec cette seule modification d'un chef unique, cumulant, vu les conditions du moment, les deux pouvoirs civil et militaire, Bélisaire ne parvint pas à asseoir si bien l'autorité impériale en Afrique, qu'elle ne menaçât presque aussitôt ruine. Les nouveaux sujets soumis

avaient passé par trop de vicissitudes pour pouvoir être bien fermes dans leur soumission : les anciennes cités romaines, autrefois si florissantes, avaient été détruites ; les mille bouleversements subis depuis l'empire d'occident, avaient relâché tous les liens, confondu tous les intérêts, désorienté toutes les aspirations. La dissolution était partout : la main de Bélisaire avait pu l'arrêter un instant, mais elle ne pouvait l'empêcher d'être, et, en même temps que l'on signale l'établissement de la domination byzantine, on assiste à sa décadence.

Après avoir établi Solomon comme gouverneur, Bélisaire retourna à Constantinople, emmenant à sa suite Gélimer, et celui-ci, retiré quelque temps après en Galatie, où un vaste domaine lui avait été assigné, y mourut plus tard paisiblement. Solomon était à peine installé, qu'une révolte, fomentée par quelques chefs indigènes mécontents du nouveau régime, éclata en Byzacène ; il marcha contre les insurgés et les rejeta en Numidie, où ils allèrent se mettre sous les ordres d'un des chefs du pays nommé Iabdas. Celui-ci, à la tête d'environ trente mille hommes, mit tout à feu et à sang, força les tribus à reconnaître son autorité, et se tailla momentanément un petit royaume qui avait pour centre les monts Aurès. Quelques chefs, poussés par la jalousie et plutôt par le regret de n'avoir pas pu faire comme Iabdas que par désir de se soumettre à l'empire d'Orient, offrirent à Solomon de reconnaître son autorité, s'il voulait les aider à combattre leur rival. Le gouverneur accepta l'alliance, et, avec ses troupes disponibles, secondées par des contingents indigènes, il s'avança jusqu'aux pieds de l'Aurès. Mais il n'osa pas s'aventurer au milieu de ces montagnes excessivement difficiles, et, après avoir renforcé quelques garnisons en Numidie, il retourna passer l'hiver à Carthage et préparer une nouvelle expédition.

Une révolte ourdie par le clergé arien ajourna la mise à exécution de ce projet : la sédition se répandit rapidement dans toute l'armée, qui élut pour chef un certain Stoza, et Solomon, abandonné de tous les siens, fut contraint de fuir en Sicile, pendant que les insurgés assiégeaient Carthage, défendue par Théodore. Bélisaire arriva en personne, battit complètement Stoza qui s'enfuit du côté de Constantine, et le fit poursuivre par

Marcel, lieutenant de Théodore; mais il était à peine reparti pour l'Orient, que la fortune tourna de nouveau : les troupes de Marcel, séduites par Stoza, abandonnèrent leur chef qui, resté presque seul, fut égorgé avec les quelques soldats restés fidèles.

Germanus, envoyé en Afrique par son oncle Justinien, réussit à réparer ces désastres. Entraînant les soldats par la persuasion et décidant une grande partie des insurgés à abandonner Stoza, il marcha résolument contre ce dernier. Les indigènes passèrent du côté des Byzantins, quand ils les virent les plus forts, et la révolte fut étouffée. Le nouveau gouverneur, resté deux ans dans son commandement, parvint à y faire renaître un peu de tranquillité; et lorsqu'il se fut retiré, rappelé à Constantinople par une intrigue de sa belle-mère l'impératrice Théodora, Solomon, qui vint pour la deuxième fois prendre la place, se trouva en mesure de mettre à exécution ses projets contre l'Aurès, interrompus autrefois par la révolte de Stoza. Une expédition partie de Carthage pénétra dans ces montagnes, battit Iabdas qui succomba dans la lutte, et s'avança au sud jusque dans la partie septentrionale du Sahara ou Gétulie, que l'on commençait déjà à cette époque à désigner sous le nom de Zab. Poursuivant ses avantages, elle remonta au nord-ouest et parvint jusqu'à Sitifis; mais ces succès n'aboutirent qu'au paiement d'une contribution de guerre; les tribus atteintes par l'armée byzantine n'en restèrent pas moins indépendantes, et cela d'autant plus qu'elles n'ignoraient pas que l'empire d'Orient n'était pas en état de renouveler souvent de pareilles expéditions. Solomon retourna donc à Carthage sans avoir, par le fait, rien obtenu pour l'avenir. Cependant les avantages qu'il venait de remporter eurent pour résultat de le faire craindre par les indigènes et de calmer, pendant quelque temps, leur turbulence. Mais bientôt un de ses neveux, gouverneur de la Tripolitaine, ayant fait égorger, sur un simple soupçon, quatre-vingt chefs indigènes, le prestige qu'il s'était acquis ne suffit pas à comprimer l'indignation générale, et une insurrection formidable embrasa en un instant la Tripolitaine et la Byzacène. Battus une première fois, les insurgés n'en continuèrent pas moins la lutte sous la conduite d'un nommé Antalas. Une nouvelle rencontre eut lieu sous les

murs de Théveste ; cette fois Solomon, qui commandait en personne, fut tué, et les Byzantins furent mis en déroute (543).

Sergius qui, assisté d'Ariobinde, prit alors le commandement, ne parvint pas à empêcher la situation de s'aggraver encore, les indigènes des tribus pillant et saccageant d'un côté, les soldats se révoltant de l'autre. Stoza reparaît et remporte un avantage qu'il paie de sa vie ; mais il est presque aussitôt remplacé par Gontharis qui, allié à Antalas, attaque Ariobinde, resté comme gouverneur après le rappel de Sergius. Ariobinde vaincu et tué, Gontharis usurpe sa place, mais ne tarde pas à être assassiné par Artabane. Enfin, en 546, survient un moment de répit avec Jean Troglita qui, doué d'une intelligence et d'une activité remarquables, était peut-être le seul homme de son temps capable de relever le pouvoir impérial, si cette restauration avait été possible. Après avoir battu les insurgés dans plusieurs rencontres, il réussit à obtenir un peu de tranquillité, et son administration sage et éclairée atténua pendant quelque temps les maux du pays. Mais après lui, tout retomba subitement dans le chaos.

Ce sont là, à proprement parler, les derniers jours de la domination byzantine. Échu à des princes moins soucieux de sauvegarder l'intégrité du territoire que de trouver quelques subsides pour parer au jour le jour aux besoins du moment, l'empire d'Orient ne demande plus à ses gouverneurs d'Afrique que de pressurer jusqu'aux plus extrêmes limites ce qui reste de contribuables. Tous les liens se relâchent : les tribus répudient toute obéissance et toute solidarité ; quelques villes de l'est, fortifiées à la hâte, deviennent, avec Carthage, le dernier refuge des colons qui, ne s'étant pas encore décidés à quitter le pays, n'ont pas pris le parti de s'assimiler aux indigènes. C'est une lente agonie qui dure près d'un siècle, entrecoupée de faits sans suite, dans un désordre sans nom. Période indescriptible, pendant laquelle l'histoire n'a à signaler qu'une sorte de désagrégation progressive des éléments destinés à préparer le terrain sur lequel les Arabes vont, avec l'islamisme, implanter des mœurs et des croyances nouvelles.

P. FLATTERS.

FIN

